

Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature

Volume 87
Number 1 *Le social et ses discours dans le roman francophone d'Afrique et des Antilles*

Article 7

12-1-2016

Portrait de l'exclu dans Le lys et le flamboyant d'Henri Lopes

Médard Bouazi
Université Laval

Follow this and additional works at: <https://crossworks.holycross.edu/pf>



Part of the [African Studies Commons](#), [French and Francophone Language and Literature Commons](#), and the [Race, Ethnicity and Post-Colonial Studies Commons](#)

Recommended Citation

Bouazi, Médard (2016) "Portrait de l'exclu dans Le lys et le flamboyant d'Henri Lopes," *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature*: Vol. 87 : No. 1 , Article 7.
Available at: <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol87/iss1/7>

This Dossier is brought to you for free and open access by CrossWorks. It has been accepted for inclusion in *Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature* by an authorized editor of CrossWorks.

Médard BOUAZI

Université Laval

Portrait de l'exclu dans *Le lys et le flamboyant* d'Henri Lopes

Résumé : Cet article essaie de montrer que, tout en conservant une cohérence globale assurant la lisibilité du texte, Henri Lopes représente la fragilité des rapports sociaux, en épinglant les discours dominateurs par l'humour (pour se moquer des hiérarchies). *Le lys et le flamboyant* cultive alors les contrastes et les contradictions, usant de métaphores et d'adjectifs cinglants pour peindre un espace conflictuel, pour fabuler le choc des différences, dévoiler la rencontre impossible des altérités (raciale, et culturelle). Et plus nettement, pour livrer un profil de l'exclu.

Afrique, Colonisation, Discrimination, Humour, Métis

Après les entreprises coloniales européennes en Afrique, et à un moment où, paradoxalement, le concept de mondialisation n'a pas empêché le surgissement de frontières identitaires, les romans d'Henri Lopes mettent en scène des figures principalement métisses (mais aussi noires) qui font partout l'expérience du déracinement, de l'exclusion. Par le biais du rire, le stéréotype racial est exhibé dans le discours narratif, des personnages étant peints et perçus dans une altérité extrême, mystérieuse. La tragédie du métis ou du noir est que la marginalisation, ironiquement, devient son *monopole* dans les romans de Lopes.

Reprendre le discours stéréotypé de manière à se moquer de son absurdité désespérante, faire triompher le rire sur le non-sens et renverser la gravité solennelle des clichés, tel est l'angle sous lequel le romancier aborde la problématique du rejet.

Le monde raconté par Lopes est une composition hétérogène où deux entités se rencontrent, sans toujours fusionner (personnages européens et africains). Ainsi, dans *Le lys et le flamboyant*, nous observerons qu'Henri Lopes parvient avec humour à déjouer la violence des poncifs, des préjugés, à rire de la marginalisation

sociale de certains personnages avec une ressource lexicale riche en métaphores et en adjectifs.

La métaphore, pour assombrir une image

La question de l'exclusion, omniprésente dans les romans de Lopes, rend inéluctable une représentation dévalorisée de certains personnages. En effet, le roman nous renvoie très souvent un discours péjoratif pour mettre en lumière le statut social inférieur des figures métisses et noires. Le texte les décrit avec des métaphores animales, soulignant par là leur déchéance symbolique. L'histoire individuelle de ces personnages ressemble à une mise en abyme de l'histoire des masses africaines colonisées et dominées. Le narrateur esquisse ainsi le tableau d'une ambiance de l'Afrique coloniale : « Dans les villages, les enfants métis gênaient. À la fois bêtes à ailes et mammifères, taches discordantes sur le décor, ces chauves-souris brouillaient la ligne de démarcation » (Lopes, 1997 : 178).

La métaphore est une figure de construction qui s'appuie sur l'analogie. Considérée comme un « écart » par rapport à l'usage courant du discours, c'est un « procédé stylistique [reposant] sur un transfert de signification entre deux termes [sur la base de la ressemblance ou de l'opposition entre leurs significations respectives] » (Van Gorp, 2001 : 300) Elle représente donc une forme de comparaison, mais qui fait abstraction des locutions comparatives. La métaphore est dotée d'une puissance connotative qui permet au scripteur de traduire le monde, d'en donner une vision singulière avec des mots qui dépassent leur sens littéral. De ce fait, c'est une pratique discursive chargée de significations. Hendrik van Gorp précise que « dans une conception large de la métaphore, on peut distinguer toute une série de transpositions qui mettent en jeu aussi bien des couleurs, des sons que des synesthésies, la personnification, l'animalisation ou encore la réification ou chosification » (*ibid.* : 301).

Ainsi, la métaphore lopésienne, en dévoilant dans les textes l'expérience douloureuse de sujets métis déconsidérés, incorpore nombre d'images et de symboles sortis de l'univers bestial avec la visée d'exprimer la disgrâce de *sujets* métis rejetés. Le roman construit alors la figure d'un héros incliné vers l'auto-dévalorisation,

quand ce ne sont pas d'autres êtres romanesques qui l'infériorisent par leurs discours. Le métis de Lopes apparaît comme la marque d'une inquiétante altérité, d'une étrangeté qui ne rassure pas, dans un espace où lui est très souvent niée une identité qu'il revendique. Victor, en voyage en Chine dans *Le lys et le flamboyant*, révèle : « Avec mes traits chinois adoucis, j'apparaissais comme une énigme qui, je le sentais, suscitait non pas l'émerveillement mais la méfiance » (Lopes, 1997 : 331). Ce qui domine dans ce passage, au-delà de l'autodérision, c'est le sentiment de malaise qui s'en dégage, le texte dans son ensemble ayant cette propension à rendre l'identité des personnages métis éphémère, douteuse. On sent que le scripteur joue avec cette imprécision identitaire pour construire un héros en déséquilibre permanent, et dont l'exclusion ne cesse de gagner en puissance tout au long de la narration, mettant en lumière un imaginaire social où, sur le plan de l'identité, l'ambiguïté, la précarité, l'insécurité règnent. Le héros de Lopes est en fait un sujet polyphonique dans lequel se matérialisent plusieurs formes de marginalisation. C'est un être de l'écart, et à l'écart. Dans le roman, la « couleur [de la peau] visualise la distance [et la fragmentation] sociale » (Chemain, 1999 : 87). Aussi les regards méprisants portés sur lui, qui exposent sa différence, rendent-ils encore plus aiguë son sentiment d'exclusion. C'est ainsi que, dans l'économie du roman, les schèmes « métis souffrant », « colonisé mélancolique » frappent par leur acuité.

Le discours narratif chez Lopes est donc axé sur l'individu et ses travers, sur son être, son vécu, comme en témoigne cet énoncé : « Je n'ai jamais su qui j'étais, et j'ai toujours su qui je n'étais pas » (Lopes, 1997 : 5). Le narrateur est ici fortement impliqué dans son discours, se fait observateur premier de ses angoisses qu'il livre en laissant transparaître son doute.

Toutefois, comme une revanche sur les pesanteurs de l'Histoire, l'écriture opère une transfiguration du sujet postcolonial marginalisé en un être fascinant, lui conférant une image presque mythique. C'est que, pour le romancier, qui citait Milan Kundera au Festival Panafricain d'Alger en 1969, « l'existence est le champ des possibilités humaines, [de] tout ce que l'homme peut devenir, [de] tout ce dont il est capable ». La métisse Kolélé, dans *Le lys et le flamboyant*, passe ainsi du niveau de personnage opprimé à la figure de vedette adulée. En effet, après avoir fait constamment l'expérience de l'abandon par la plupart de ses conjoints, l'héroïne

affligée se donne d'abord le devoir « de prouver [à sa belle-famille française] que la négresse [...] n'était ni paresseuse, ni nonchalante, ni maladroite » (Lopes, 1997 : 252). Puis, dominant les hurlements quotidiens d'un petit paysan de Noirmoutier en France, qui lui lâche souvent « retourne dans ta forêt, eh ! Sale guenon ! » (Lopes, 1997 : 254), Kolélé finit par améliorer son statut social en s'appuyant sur son succès dans la musique.

Henri Lopes combine avec dérision deux visions différentes : celle, pleine de stéréotypes du colon sur le colonisé, et celle de ses narrateurs qui produisent un discours mélioratif sur le dominé. Ce procédé affermit les oppositions entre les sujets dans le texte avec pour enjeu la re-construction d'une image par ailleurs dégradée du sujet africain postcolonial par divers adjectifs.

La description adjectivale du banni

« Étrange, anormal, sauvage, primitif », les adjectifs abondent pour décrire certains personnages. Ces qualificatifs indiquent un jugement de valeur extrême vis-à-vis d'une catégorie marginalisée du corps social dans *Le lys et le flamboyant* : les personnages métis et noirs, et qui se voient imposer des formules dépréciatives. La problématique de la différence, de l'inquiétante altérité se trouve au centre de l'écriture de l'auteur congolais. La description des exclus, par le maniement de locutions adjectivales, dessine une image sombre (et proche de la caricature) de ces personnages « bannis » que le narrateur lopésien oppose à une vision très idéalisée des personnages européens.

Dominique Maingueneau a montré que la subjectivité d'un énonciateur est patente dans son énoncé, notamment avec les adjectifs, puisque y transparaissent sa pensée, ses croyances, ses convictions. Tout en rappelant la distinction à opérer entre adjectifs « objectifs » et « subjectifs », il précise que « les jugements de valeur les plus personnels s'appuient sur des codes culturels et, suivant les contextes, le même adjectif apparaîtra plus ou moins subjectif » (Maingueneau, 2010 : 93).

La plupart des adjectifs déployés dans *Le lys et le flamboyant*, assez arbitraires (c'est-à-dire relevant du seul avis de la voix

narrative) et axiologiques, signalent que le locuteur lopésien est très impliqué dans son discours comportant de fortes charges émotives. Le texte accumule les préjugés, rendant compte de la disgrâce du sujet, de son isolement. Le romancier procède donc à la construction d'un espace imaginaire réfractaire à la mixité. Janet Paterson explique que « le groupe de référence a un pouvoir d'admission, d'assimilation, de ségrégation ou d'exclusion sur ceux qui sont perçus comme étant différents » (Paterson, 2004 : 24). C'est pourquoi la plupart des adjectifs qui caractérisent les héros lopésiens, en touchant principalement à leurs caractéristiques physiques, les mettent à distance et les poussent vers la marginalité, vers cette « géographie de la périphérie » (Moura, 1999 : 126) où se dressent symboliquement des barrières entre personnages, où s'instaure un climat de tension. Le roman représente ainsi l'exploitation de la peur de l'Autre, et la difficulté à penser le monde autrement que par le transfert de nos défaillances vers la responsabilité de l'Autre. L'écriture opère un obscurcissement de la figure du marginalisé (qui sera l'objet d'une description « *détrimentaire* » ; Maingueneau, 2010 : 126) dans un décor où coexistent difficilement colons européens et colonisés africains.

Les adjectifs imprègnent le discours littéraire lopésien, se faisant producteurs de lyrisme, mais aidant aussi à allégoriser des stéréotypes, à rendre vivants ceux-ci dans les récits. Pour Roland Barthes, les adjectifs représentent « ces portes du langage par où l'idéologique et l'imaginaire pénètrent à grands flots » (1973 : 22).

Le contexte sociodiscursif de l'œuvre de Lopes autorise le texte à dévoiler les signes de la fragmentation du corps social ; nous les trouvons au cœur de la dynamique conflictuelle dans laquelle est engagé le roman, lui qui est le lieu d'une confrontation permanente entre les Noirs et les Blancs. Pour Justin Bisanswa, « la représentation dualiste des groupes sociaux, leurs classements et leurs antagonismes sont au cœur des fictions » (2011 : 9).

Et quand le narrateur lopésien évoque, en reprenant le discours colonialiste, « la masse des nègres [...], macaques, paresseux, sales et repoussants » (Lopes, 1997 : 39), il donne à ces épithètes de nature, qui sont postposés au syntagme nominal « nègre », le moyen de traduire une vision réductrice inscrite dans un désir d'exclusion. Contrairement à ce qu'en disait Aimé Césaire quand il le comparait au puissant « tonnerre d'un été » (1979 : 138), le mot *nègre*, ici, est

utilisé dans un sens péjoratif ; les épithètes « macaques, paresseux, sales, repoussants » jouant une fonction d'intensification dans le procès de dévalorisation du personnage africain. Le discours procède à une évaluation dépréciative qui opacifie l'image de ce dernier, cherchant à modeler ainsi une figure romanesque antipathique qui matérialiserait tout un discours hégémonique. Le point d'exclamation assure à ces adjectifs une valeur superlative qui amplifie l'impression d'hostilité vis-à-vis des personnages colonisés dans les romans.

On le voit, le discours dépréciatif contre le personnage noir dans le texte est centré sur des aspects physiques et moraux, ce qui montre son caractère subjectif, neutralisant du coup sa pertinence. Sur le plan stylistique, l'humour noir sur lequel se fondent ces énoncés chargés de stéréotypes permet de fabuler l'absurdité de ce type de discours. Le texte lopésien, qui apparaît en premier lieu comme un moyen de découverte de l'Autre, devient en fait un espace d'invention de l'Autre. En effet, l'énonciation reconstruit, en les enlaidissant, l'image des métis biologiques et des Noirs.

La dérision, l'infériorisation ironique deviennent alors formules pour offrir une représentation dévalorisante de ces êtres romanesques. Par cette stratégie, il s'agit de procéder à une mise à distance de l'énonciation elle-même, comme si le romancier voulait abolir le sérieux et la brutalité du discours, puisque la fiction n'est qu'allégorie.

Ainsi, les personnages métis biologiques apparaissent dans le discours évaluatif de l'instance énonciative et dans leurs propres paroles comme des êtres écartelés, instables, ambivalents, perdus : « mes yeux bridés et mes cheveux raides » (Lopes, 1997 : 31) ; « une population flottante » (Lopes, 1997 : 37) ; « fruits pourris [...] sacrifiés » (Lopes, 1997 : 102) ; « indigène privilégié [...] Européen de seconde zone » (Lopes, 1997 : 39) ; « étrange sorcier, animal bâtard [...] mal blanchi » (Lopes, 1997 : 44) ; « faux nègre » (Lopes, 1997 : 46) ; « couleur ambiguë, [...] nom inconnu [...] pieds nus » (Lopes, 1997 : 134) ; « statut ambigu » (Lopes, 1997 : 132) ; « famille honteuse [...], masse anonyme » (Lopes, 1997 : 24). Dans le même élan, Ursula Fabijancic soulignait l'immensité « du sentiment d'infériorité du personnage masculin [métis] vis-à-vis du Blanc » (Fabijancic, 1997 : 366) dans les romans de Lopes.

C'est un monde hiérarchisé sur le plan racial que Lopes met en récit. Pour Homi Bhabha, « malgré les pédagogies de l'histoire humaine, le discours performatif de l'Occident libéral, sa conversation et ses commentaires quotidiens révèlent la suprématie culturelle et la typologie raciale sur laquelle se fonde l'universalisme de l'Homme » (2007 : 359). Le personnage européen n'aura de cesse de rappeler l'écart culturel des protagonistes noir et métis par rapport à lui, avec des énoncés qui circonscrivent ceux-ci à un rôle subalterne. Ainsi, le sujet occidental se pose comme être normatif par excellence. Le sujet dominé lopésien se voit donc constamment réinventé, à partir d'une vision essentialiste et eurocentrée du monde. Et Homi Bhabha de rappeler que ce discours « dissimule le fait que les structures hégémoniques de pouvoir sont maintenues dans une position d'autorité par un *déplacement de vocabulaire* en position d'autorité » (*ibid.* : 366 ; l'auteur souligne). Le langage des personnages blancs dans *Le lys et le flamboyant* s'efforce donc de traduire le rejet de la mixité culturelle et raciale.

En réalité, par leur réécriture ironique, Lopes tente de déconstruire les stéréotypes de l'indigène instaurés par le regard colonial. Mais, au fur et à mesure que se déploie le récit, la période coloniale est illuminée par la présence d'un métis souffrant. Ainsi, en reprenant le mot de Fanon, on peut dire que le roman de Lopes traduit cette sentence édifiante : « le Nègre esclave de son infériorité, le Blanc esclave de sa supériorité, se comportent tous deux selon une ligne d'orientation névrotique » (1952 : 48).

Englué dans une vision suréminente de sa personne, le personnage blanc se décrira par des énoncés mélioratifs tout en considérant par exemple les êtres romanesques chinois comme des « gens hypocrites [...] au caractère vicieux » (Lopes, 1997 : 86). Justin Bisanswa précise à cet effet qu'« à travers les rivalités et les conflits qui hantent les personnages, la distinction est la grande question qui les traverse » (2011 : 9). Et c'est avec l'humour que le romancier donne une parfaite illustration de cette rivalité entre personnages.

Humour et exclusion

L'univers romanesque lopésien est organisé autour d'un personnel essentiellement constitué de marginalisés, de minorités

raciales et sociales en quête de légitimation ou de reconnaissance ; une polarisation qui fait glisser facilement les textes vers la mise en scène d'un monde stratifié. Mais pour fabuler tout ce paysage anthropologique disloqué, l'auteur s'appuie fortement sur l'humour comme s'il s'agissait de secouer symboliquement une société qui se sclérosait, mais aussi « de vaincre les émotions et de transformer ainsi la souffrance en un comportement distant et dominateur » (Lambotte, 1997 : 366). Le comique des romans de Lopes tire donc l'un de ses fondements de l'idée qu'est absurde toute volonté de manifester une quelconque supériorité en se référant à l'origine sociale, culturelle et/ou raciale. L'écrivain peut ainsi se moquer de toutes sortes d'écarts.

Son humour esquisse alors un schéma des hiérarchies qui fractionnent le corps social romanesque. La parole des locuteurs révèle la dissonance d'un monde que le romancier tente d'appréhender dans ses travers, peignant ceux-ci sous un angle qui en souligne l'extravagance ou l'excentricité. Le roman est ainsi traversé par un usage transgressif des mots, associé à une violence langagière reproduisant les stéréotypes (généralement associés à la race). Ces mots du personnage dénommé Pilipili en donnent un exemple : « un médecin africain, ce n'était pas un docteur mais un infirmier, un point, un trait » (Lopes, 1997 : 186). Jean-Marc Moura de préciser qu'« est risible toute anomalie consistant en une déviation par rapport à une norme générale » (2010 : 77).

Les protagonistes multiplient donc injures et outrages qui « touchent à [la] lignée et à [la] vie privée [de certains personnages en situation marginale], s'attaquant en fait à [leurs] points les plus vulnérables, ceux où [leurs] émotions sont le plus intensément investies [et] renvoyant à un tabou, celui de la parenté et du mystère des origines » (Desmons, 2008 : 9-10). Ainsi, selon le narrateur du *Lys et le flamboyant*,

les Bandas, Saras, Banziris, et autres tribus déportées de l'Oubangui et du Tchad colportaient à propos des Asiatiques des légendes extravagantes sur leurs origines, leurs pays, leurs mœurs, leurs habitudes sexuelles et leurs pouvoirs. On les disait friands de serpents et de chiens, donc sauvages, et l'on fronçait le nez de dégoût (Lopes, 1997 : 88).

C'est un humour qui permet de figurer la violence des préjugés, qui bouscule les faux-semblants, déroge aux convenances pour

se moquer de la domination que les personnages en posture hégémonique cherchent à imposer à l'*autre*, au plus « faible », jugé avec mépris et mis à distance par un discours altier. La discrimination est donc une question essentielle qui traverse l'œuvre lopésienne.

Elle est aussi prégnante dans le texte à travers un foisonnement d'autodérision qui vient consolider l'auto-exclusion de certaines figures convaincues de leur insignifiance. M^{me} Eugénie, par exemple, pouvait ainsi affirmer qu'elle était « bien trop sombre [de peau] pour figurer sur la photo à côté de sa brunette [de fille métisse] » (Lopes, 1997 : 58). Cet humour, tout en permettant au romancier de se moquer du non-sens, embrasse chez Lopes presque simultanément les domaines du social, du politique et de l'identité. Son œuvre romanesque se fait alors lieu d'engendrement d'« un rire mélancolique » (De Lautréamont, 1969 : 158).

L'écrivain, pour dire l'exclusion, choisit donc le rire. Pour l'engendrer, il repère le ridicule qui se cache dans les caractères et les situations, mais aussi dans les discours des personnages. Aussi, la société coloniale inspire-t-elle chez lui une sorte de désinvolture humoristique. Le scripteur crée alors une atmosphère où le rire est partout présent, mais un rire qui parvient à exprimer la détresse sociale. Les protagonistes lopésiens peuvent dès lors, chacun de son côté, considérer l'Autre dans son inquiétante dissemblance.

Excès et outrages imprègnent donc l'espace dans lequel baigne le texte ; ils deviennent pour l'auteur des ressources pour la création romanesque. En fait, dans le milieu colonial qu'il représente, le personnage noir ou le métis voient leurs couleurs ridiculisées, moquées. En définitive, les romans décrivent une relation entre deux mondes, vécue sous le signe de la divergence, de la belligérance, le monde des Blancs voulant absorber celui des colonisés. Lopes manie bien la niaiserie de ses personnages, tout en abordant légèrement les choses sérieuses. Débonnaire, son humour trouve l'occasion de rendre supportable une situation d'ordinaire intenable, de discréditer celle-ci de manière oblique.

Bref, Lopes examine la violence sociale par la médiation d'un humour qui traduit de biais le désarroi des personnages métis et noirs. Les récits s'organisent donc « autour [...] de l'emploi du langage parlé et familier, du cadre des références communes et de

l'agencement des stéréotypes » (Bisanswa, 2004 : 84), de tournures phrastiques populaires et impertinentes. Henri Lopes procède à une critique de la violence réelle et symbolique, et de ses répercussions sur le fonctionnement social. L'humour avec lequel le verbe lopésien l'exprime, en dévoile l'absurdité. Michel Zéraffa (1971) soulignait déjà que le romancier fait de son œuvre le signifiant d'une réalité, rend compte des conflits d'une société avec des méthodes esthétiques de cette interprétation.

L'humour lopésien consiste en des déviations par rapport à la norme, en des écarts langagiers, l'écrivain le considérant « beaucoup moins blessant et beaucoup plus élégant » (Sopova, 1992 : 32). Les situations de marginalisation que Lopes veut représenter sont parfois si tragiques qu'il préfère en rire. En effet, « plus les romanciers cherchent à dire la réalité et plus ils livrent aux lecteurs une vision risible [...] de cette réalité » (Berthelot, 2004 : 16). L'auteur s'amuse alors à instaurer une vision du monde, simultanément amusante et déchirante.

Conclusion

Le personnage métis de Lopes a le profil d'un sujet sans ancrage identitaire, qui vit une crise *d'appartenance*. Aussi apparaît-il comme une individualité fractionnée, dans un texte qui semble offrir au lecteur les chroniques de plusieurs métis à la dérive. L'humour, les métaphores et les adjectifs, en tant qu'outils narratifs, ont ainsi permis à l'auteur, en s'amusant d'un univers colonial conflictuel, d'investir la vie intérieure de ces personnages marginalisés, de pointer parfois leurs propres déviations, puis de jouer sur l'incongruité des situations et des discours pour poser un regard critique sur l'exclusion sociale sur une base raciale. Ainsi confronté au cloisonnement, au rejet, Victor, le personnage principal de Lopes, s'observe, se raconte, se dévoile constamment, faisant entendre ses angoisses les plus enfouies. En somme, le roman de Lopes est principalement une mise en scène comique du drame du métis, refoulé entre le monde blanc et celui des Noirs.

Médard Bouazi est docteur en Études littéraires. Il a publié « Énonciation du désarroi social : la dialectique Nord/Sud dans l'œuvre romanesque d'Henri Lopes » (Revue *Postures*, 2013) ; « Le corps féminin, espace d'énonciation du malaise social à travers *Amours sauvages* de Calixthe Beyala » (*Frontenac Review*, n° 23, 2014).

Il est stagiaire postdoctoral à la Chaire de recherche du Canada en Littératures africaines et francophonie.

Références

BARTHES, Roland (1973). *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil.

BERTHELOT, Sandrine (2004). *L'esthétique de la dérision dans les romans de la période réaliste en France: (1850-1870): genèse, épanouissement et sens du grotesque*, Paris, Honoré Champion.

BHABHA, Homi K. (2007). *Les lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, Paris, Payot.

BISANSWA, Justin (dir.) (2011). « L'énigme du social dans le roman africain », *Revue de l'Université de Moncton*, vol. 42, n° 1 et 2.

-- (2004). « Pragmatique de la rumeur dans *Le cavalier et son ombre* de Boubacar Boris Diop », *Protée*, vol. 32, n° 3: 77-86.

CÉSAIRE, Aimé (1979). *Corps perdu*, Paris, Seghers.

CHEMAIN, Arlette (1999). « Évolution-transfiguration de l'exclu », dans Jacqueline Sessa (dir.), *Figures de l'exclu*, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne.

DE LAUTRÉAMONT, Comte (1969). *Les chants de Maldoror*, Paris, Flammarion.

DESMONS, Éric et Marie-Anne PAVEAU (dir.) (2008). *Outrages, insultes, blasphèmes et injures: violence du langage et polices du discours*, Paris, L'Harmattan.

FABIJANCIC, Ursula (1997). « Réflexions sur la conscience raciale dans le roman africain d'expression française », *Neophilologus*, vol. 81, n° 3: 366.

FANON, Frantz (1952). *Peaux noires, masques blancs*, Paris, Seuil.

GORDIMER, Nadine (1997). « Henri Lopes: une mémoire métissée », *Le Figaro Littéraire*, n° 16592: 4.

LAMBOTTE, Marie-Claude (1997). « Humour », dans François NOURISSIER (dir.), *Dictionnaire des genres et notions littéraires*, Paris, Albin Michel et Encyclopaedia Universalis: 366.

LOPES, Henri (1997). *Le lys et le flamboyant*, Paris, Seuil.

MAINGUENEAU, Dominique (2010). *Manuel de linguistique pour les textes littéraires*, Paris, Armand Colin.

MOURA, Jean-Marc (2010). *Le sens littéraire de l'humour*, Paris, PUF.

-- (1999). *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, PUF.

PATERSON, Janet (2004). *Figures de l'autre dans le roman québécois*, Québec, Nota bene.

SOPOVA, Jasmina (1992). « Henri Lopes: de la nouvelle au roman », *Notre librairie*, n° 111: 28- 32.

VAN GORP, Hendrik et al. (2001). *Dictionnaire des termes littéraires*, Paris, Honoré Champion.

ZÉRAFFA, Michel (1971). *Roman et société*, Paris, PUF.